

24 août 2023

N° 71

L'ÎLOT

Le Quotidien du FIFIG



L'édito

Les petits plaisirs du FIFIG.

Se réveiller à Groix dans un bourg qui s'est nappé de bleu. Premier matin à l'air marin et premier café de festivalier. Et oui, cette année une vague bleue a envahi l'île. Sur les chemins côtiers, à port lay ou dans les ruelles du caillou, vous ne pourrez pas échapper

à ce flot azur. L'île de Groix se peuple de schtroumpfs pour une semaine. Au diapason du festival. On se croise les uns les autres. On se reconnaît à ce bleu sur nos dos. On se sourit, on se salue. On partage tous une même couleur, l'uniforme de la semaine. Elle est un peu magique cette couleur, elle engage la conversation d'une facilité déconcertante entre tous ces inconnus.

- vous auriez pas un programme par hasard ?
- vous savez à quelle heure est le film ?
- excuse moi, je cherche le cinéma des familles ?
- ah t'es bénévole aussi !

Voilà, les petites joies du FIFIG, la marée bleue de l'île de Groix. Et j'ai commencé ma première phrase sous un ciel gris. Alors que je mets le point final, je remarque que, ça y est, le ciel s'est repeint de la même couleur que nos tee-shirt !

www.filminsulaire.com



Entretien avec Jean-Marc Lacaze Réalisateur de Malavoune Tango

CJ : Comment as-tu fait pour entrer sur le terrain ?

JML : Je travaillais à Mayotte dans le cadre du dispositif « École et Cinéma », et pour une résidence d'artistes. Je m'étais intéressé en

tant que plasticien à la figure du chien errant. J'ai entendu que des jeunes faisaient des combats de chiens. Un soir, on est allé boire un coup avec Mopé, et on a tout de suite accroché. Au début je prenais l'excuse du chien pour m'approcher d'eux. Mais au bout d'une semaine, c'est devenu évident que ce qui m'intéressait, c'était eux.

On me pose souvent cette question : c'est une histoire de rencontres, de relations de confiance. Tu ne peux pas faire un documentaire de ce type si tu ne racontes pas un peu qui tu es toi. Je pense que c'est le point de départ qui cimente cette confiance, c'est un échange.

CJ : comment est-ce que tu décrirais le lien entre ces jeunes et leurs chiens ?

JML : le chien est une figure contradictoire. Tu n'as pas le droit de le toucher, c'est Haram. C'est en train de changer, mais j'en ai vu porter des gants pour toucher le chien. Ils sont pris entre une tradition et l'évolution de la société occidentale. Le chien cristallise cette répression qu'ils subissent.

À un moment, ils peuvent être très proche des chiens, se baigner avec, et à un autre les faire se battre : c'est du désœuvrement. C'est aussi une façon de se protéger, comme les personnes qui vivent dans la rue. Il y a un rapport de tendresse, d'affection, et de souffre-douleur.

CJ : qui tue les chiens ?

JML : les jeunes entre eux. Il y a aussi la fourrière qui attrape les chiens soi-disant pour les faire adopter, mais finalement 80% sont piqués pour réguler le nombre de chiens. Les jeunes leur mettent de faux colliers, mais ils ne sont pas dupes. Il y a des campagnes pour la stérilisation, car chaque jeune a cinq ou six chiens. Ce qui est paradoxal, c'est qu'ils font tout pour que les chiens aient des papiers alors qu'eux-même parfois n'en ont pas.

Il y avait un lieutenant de louveterie qui avait la possibilité de tuer les chiens, car ils sont considérés « nuisibles », mais ça débordait, parfois il tuait les chiens sur le perron des gens.

Les jeunes donnent parfois les chiens errants en pâture à leurs chiens pour voir s'ils savent se défendre et s'il mérite d'intégrer leur groupe de chiens. Ce sont des jeux macabres et sordides mais ce sont des jeux de désœuvrement, qui retracent cette situation triste.

CJ : Quels enjeux pose le fait de tourner un documentaire sur un contexte d'illégalité ?

Il y a des situations complexes vis-à-vis de la légalité : par exemple, Flamsy est né à Mayotte mais sa mère ne l'a pas déclaré, donc il est Maorais mais sans papiers. Mopé est né sur l'île voisine, il est arrivé à Mayotte à trois ans, et une rue sur l'île porte le nom de sa grand-mère. C'est une vie d'archipels. La France avec l'indépendance a créé ce climat d'exclusivité et de frontières. C'est une situation schizophrénique. Mopé le dit à la fin du film : « On est ni d'ici ni de là-bas, on est perdus ».

CJ : Quel impact a l'opération militaire Wuambushu sur leur quotidien ?

JML : Wuambushu pour eux c'est juste un quotidien exacerbé, mais c'est le même qu'avant. Les policiers s'amusent à provoquer les gamins, qui répondent et jouent à la guerre. Là où il y a eu les premières voitures brûlées et où les premières lacrymogènes lancées, les enfants jouaient la scène d'affrontement avec les CRS avec un faux bouclier : c'est devenu un scénario de jeux d'enfants.

CJ : il y a certains domaines où l'État faire un effort pour comprendre les contextes locaux ?

JML : pas vraiment, l'objectif pour l'État est de bétonner, construire des grandes surfaces... aseptiser, mettre les gens au pas. C'est la France. Elle est soutenue par les maorais qui ont voté en grande majorité pour le Rassemblement National du fait de l'immigration. Mais c'est toujours le dernier arrivé qui ferme la porte derrière lui. C'est celui qui est arrivé le matin qui va chasser celui qui arrive l'après-midi, et c'est celui qui arrive l'après-midi qui va chasser celui qui arrive le soir.

Mayotte est une société matriarcale : c'est la mère qui possède la maison. Donc souvent les pères ne sont pas là. De plus, comme c'est musulman, il y a de la polygamie. Alors certains font des allers-retours en venant travailler à Mayotte qui est un peu le « jardin des Comores » du fait de sa fertilité. Il y a toujours eu ces va-et-vient, cette circulation qui a été coupée avec le visa Balladur.

Mais il ne faut pas tout jeter sur la France : l'État comorien ne joue pas le jeu en ne construisant pas d'infrastructures. Il y a une certaine corruption aussi, mais c'est l'héritage de la FrancAfrique. Le canal du Mozambique est un endroit géopolitique stratégique et riche en ressources halieutiques. Cela fait partie des confettis aux quatre coins du monde qui font la grandeur de la France.

Comment savoir quand des gens habitent dans des cases en tôles classifiées « logements insalubres » qu'ils ont leurs papiers et travaillent ? Comment savoir que lui doit partir et l'autre non, quand tu vois de telles habitations ? Les gens refusent d'être relogés dans des containers en métal. A l'origine il y a une organisation traditionnelle du logement avec un banga pour les parents, un banga pour les enfants...

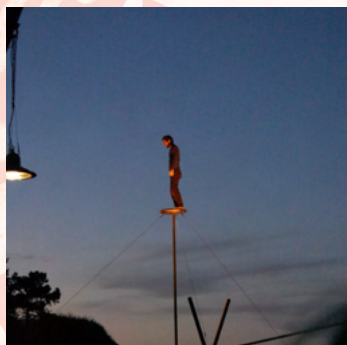
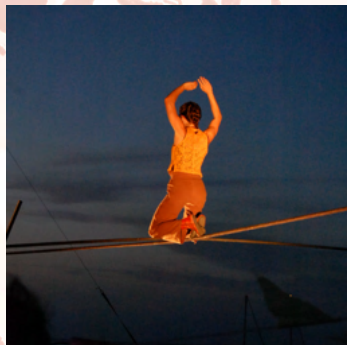
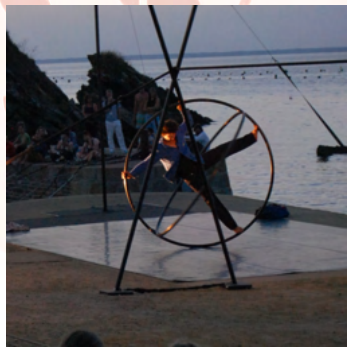
Leur sport, appelé le Moringué, combat de rue, est interdit en France. Pourtant, les femmes, les enfants, les personnes âgées, viennent regarder tous les week-end.

Le combat en 2007 contre l'économie informelle a fait que l'économie a été fortement abimée, il n'y avait plus à manger pour certaines populations, plus de taxis, plus de vendeurs de légumes sur le bord de la route. J'ai un ami qui habite dans un habitat insalubre avec sa famille. Même s'il a ses papiers, il tient ses valises prêtes au cas où il serait expulsé.

La Caméra de Magda

INSULA

c'était épatant.



L'œil de Jules

Soirée d'ouverture

C'est hier soir qu'avec beaucoup d'entrain le Festival international du film insulaire de Groix débuta aux rythmes mélangés de la Bretagne et de l'Écosse. Au programme : danse bretonne, discours d'ouverture, spectacle de cirque, ciné-concert sur le port et musique écossaise. L'ensemble des festivaliers se retrouvèrent avec beaucoup d'énergie souvent autour d'un verre pour fêter le commencement de cette 22e édition du Ffig et couvrir les différents artistes d'applaudissements. Ainsi, l'ambiance se fit très vite joyeuse et animée. Cette soirée s'annonce très certainement à l'image de cette semaine, alors bon festival à toutes et à tous !

À la chasse aux mûres

Parfois, au détour d'un sentier côtier, vous surprenez à quelques mètres un individu fouillant plus ou moins méticuleusement un mur de ronce. Parfois cette personne est manifestement à la traîne de son groupe de marcheurs qui continue à bavarder à quelques mètres, marchant quant à eux d'un bon pas. Vos regards se croisent. Vous savez. Cette personne sait que vous savez. La chasse à la mûre sauvage vous lie silencieusement, instinct fruitier, but commun, passion dévorante. Les marques sombres sur vos mains ne mentent pas, du reste vous les arborez fièrement, le sang de votre proie est la parure ancestrale qui vous rappelle votre condition de chasseur, votre instinct de prédateur, immémorial, viscéral. L'autre les a aussi. Que vous soyez animés de la même flamme confiturière, ou du seul goût de la traque, peu importe, vous vous reconnaissez, vos visages concentrés, à l'affut, arbore désormais un air entendu, c'est là que blablabla nan en vrai y'a qu'une question : comment attraper les mûres les plus hautes quand on n'est pas grand ?

Toutes les mûres à portée sont mangées ou roses, les belles mûres bien juteuses sont toutes trop hautes, que faire ? Alors déjà ya l'escabeau. Mais bon. Qui se trimballe avec un marchepieds pour aller faire de la marche à pieds ? Ridicule.

Il faut donc se faire de grands amis. Pas au sens des amis précieux, des âmes sœurs fruits d'une traversée côte-à-côte des sentiers cahoteux de l'existence. Nan, des amis de plus d'un mètre quatre-vingt-dix dans l'idéal. Faut juste les

Coup de proje

Being in a Place de Luke Fowler

C'est à partir d'un projet tombé à l'eau de Margaret Tait que Luke Fowler décida de réaliser *Being in a Place*. En mélangeant des plans de ce projet à des extraits d'autres films et à des interviews, le réalisateur fait revivre la mémoire d'une grande réalisatrice expérimentale écossaise en en établissant le portrait. Durant tout le long-métrage, on peut se laisser prendre à chercher et trouver la volonté de Margaret Tait de montrer la singularité de l'Écosse à travers sa solitude nordique, ses grandes plaines vertes et ses habitants. Film experimental avec un air de "City Symphonies" à la campagne, *Being in a Place* nous emporte dans une Écosse changeante à travers une caméra légère remplie de poésie, tout en nous présentant par petits échanges la personnalité complexe de la défunte réalisatrice. Un film qui fait voyager, un film qui fait rêver. À retrouver ce soir au cinéma des familles pour la soirée spéciale Margaret Tait.

La légende dit...

Les îles naissent au milieu d'histoires et de légendes résistant au temps qui s'écoule, parfois fantasmées, parfois saupoudrées de vérité. Elles participent à construire le récit de ces territoires magiques, et peut-être encore plus intensément dans nos cultures celtes, fondées sur ces héritages de contes et d'imaginaires. Alors voilà le jeu de la semaine : une légende insulaire par jour et à vous de deviner son origine !

Notre histoire du jour est celle d'un tourbillon, une légende qui prend place dans un temps inconnu au milieu d'un archipel que les anciens nommèrent « le chaudron des mers tachetées ». Situé au large de la côte, ce tourbillon est une magie de l'eau qui soulève la mer à plus de neuf mètres de hauteur. On dit que le grondement particulier de ces étranges vagues peut s'entendre jusqu'à seize kilomètres à la ronde. Au beau milieu de cette mer redoutable, trône une petite île, dont on taira le nom pour les besoins du jeu, où vit un jeune prince. Notre histoire commence ici, par le plus ancien de tous les récits : celui d'un prince qui tomba amoureux d'une princesse. La princesse qui habitait sur l'île voisine était, comme c'est souvent le cas sinon il n'y a pas d'histoire, extrêmement convoitée. Face à tous ces prétendants, notre jeune prince avait tenté sa chance. Le père de la princesse accepta de consentir à leur union à la seule condition que le jeune homme puisse démontrer sa force et sa bravoure en ancrant son bateau au cœur du tourbillon pendant trois jours et trois nuits. Fou amoureux, rien ne semblait effrayer notre prince qui se dota de trois cordes : la première était faite de chanvre, la deuxième de laine, et la troisième tressée des cheveux de la princesse. On disait que c'était la plus solide de toute car la pureté de la jeune fille rendait la matière incassable.

Parti en mer, le prince commença son aventure, mais dès la première nuit, la corde de chanvre se cassa ; la corde de laine se brisa la deuxième nuit, et la corde de cheveux se rompit la troisième nuit. Tragique fin pour notre prince : le bateau sombra au fond de la mer et l'amoureux s'échoua dans les profondeurs des abysses, là où la lumière ne pénètre jamais. Après que le seul survivant de l'équipage eût ramené le corps inerte du soupirant sur le rivage, la demoiselle, rongée par le remords, avoua son mensonge : elle n'était pas aussi pure qu'elle ne l'avait affirmée ; c'est pourquoi la corde s'était brisée...

Depuis, le tourbillon a façonné la légende des rivages de cet archipel. Et l'on vient du monde entier dans l'espoir d'apercevoir les vagues se soulever là où un prince a tenté d'affronter la mer par amour.

SOLUTION D'HIER : LÉGENDE DE GROIX.

Mea culpa, Jo Le Port en doa gwiriet an istor dec'h, ne lavared ket e oa person d'ar mare-se met person.

Point programmation

Cinéma

Compétion longs-métrages

9h30 Archipel

11h35 Malavoune Tango

14H15 Moruroa papa

16H10 A Holy Family

Port Lay 1

Les îles écossaises

10H15 L'Or des Mac Crimmon

16h30 The Shepherds of Berneray

17h45 Prince of Muck

Rétrospective Margaret Tait

18h Courts-métrages des Margaret Tait

20h45 Being in a Place – A Portrait of Margaret Tait

22h30 Blue Black Permanent

Projection-débat

14h Une île en cadeau

15h15 Îlots de résistance

16h30 débat

Port lay 2

Compétition courts-métrages

10h Courts-métrage fiction

Concerts / spectacles

19h Endro

20h45 Les renavis

22h Concert dessiné

23h Crimi

Infos pratiques

Billetterie:

Au cinéma des familles 30 mins avant les projection

À Port Lay, à l'entrée du festival, de 9h30 à 20h

Restauration:

En face de la scène à Port Lay.

Jetons **FiFric** en vente près de l'espace restauration de 11h30 à 23h30 et à la Billetterie.

L'équipage de l'îlot

Jeanne
Charlotte
Blaise
Magda
Jules

Dolly
Mathieu
Vincent
Loren